

En concurrence, on trouve d'une part les roses rouges qui, à cette saison, sont importées, provenant à 85 % de destinations lointaines (Kenya, Éthiopie, Équateur, Colombie essentiellement). D'autre part, les fleurs locales, cultivées en plein champ ou sous serre non chauffée dont les espèces et variétés changent au fil des saisons. Et la gagnante de ce match est la fleur locale et de saison, sans conteste. Un bouquet varié de 15 fleurs françaises produit en effet **1,7 kg d'équivalent CO₂ (eqCO₂)** tandis qu'un bouquet de 15 fleurs importées (7 roses et 3 gypsophiles du Kenya, et 5 lilas des Pays-Bas par exemple) émet **36 kg eqCO₂**.



Les roses vendues en France peuvent venir de très loin, notamment du Kenya.

Le bilan désastreux de la rose venue de loin

En plein cœur de l'hiver, la plupart des roses proviennent de plantations d'Afrique ou d'Amérique latine, au climat plus clément. Elles y sont cultivées de façon intensive, à grand renfort d'eau et d'engrais énergivores et émetteurs de gaz à effet de serre (les engrais azotés sont synthétisés à partir de gaz naturel). Les ressources en eau sont surexploitées et polluées par les épandages de pesticides – dont certains sont interdits en Europe en raison de leur dangerosité. De plus, cette production concurrence les cultures vivrières pour l'utilisation des terres arables, entraînant indirectement de la déforestation (non prise en compte dans les calculs ci-dessus).

Une fois coupées, ces fleurs doivent rester au frais tout au long de leur parcours. Après avoir voyagé en avion sur des milliers de kilomètres, depuis les tropiques jusqu'aux Pays-Bas, haut lieu du commerce mondial des fleurs coupées, elles prennent ensuite la route en camion réfrigéré depuis Amsterdam afin d'arriver fraîches le jour J chez votre fleuriste. Elles peuvent aussi venir, toujours

en camion réfrigéré, des serres chauffées néerlandaises. Avec un bilan carbone déplorable dans les deux cas.

Les fleurs importées ont un impact 20 fois supérieur



Émissions de gaz à effet de serre générées par les fleurs selon leur lieu et mode de production

La fleur locale, un bon outsider

Les fleurs locales offrent un bien meilleur bilan carbone mais souffrent d'un manque apparent de diversité et d'habitudes de consommation encore bien ancrées. L'hiver n'est pas la saison la plus propice à l'explosion des couleurs. De plus, il est presque impossible de trouver des roses rouges cultivées en France à cette période : il n'existe plus que trois rosiéristes dans l'Hexagone. Une petite production française de contre-saison subsiste dans le Var, sous serres maintenues hors gel (très peu chauffées).

Surtout, les consommateurs cèdent facilement à l'habitude. Ils connaissent mal la diversité des fleurs, et ont donc tendance à se cantonner aux classiques : lys, pivoine, et l'incantable rose pour la Saint-Valentin. Pourtant, il existe des alternatives qui ne sont pas plus onéreuses. Hélène Taquet, cofondatrice du Collectif de la fleur française (lire l'encadré) suggère d'opter pour des renoncules, pour se rapprocher visuellement de la rose, mais aussi des anémones ou des tulipes pour

leur couleur, du mimosa pour son jaune si gai... « Vous pouvez avoir des tonalités rouges, roses, orangées et jaunes, ce sont des couleurs chaleureuses et vives », s'enthousiasme-t-elle.



Parmi les alternatives aux roses importées : tulipes, renoncules ou mimosa.

La rose, un marqueur de la mondialisation

Outre son bilan carbone et environnemental peu reluisant, la culture de la rose a d'autres faces sombres, évoquées par Bernard Calas, professeur en économie et géographie politique à l'université Bordeaux-Montaigne, dans un article sur le site *The Conversation*, dans lequel il qualifie la rose de « *marqueur de la mondialisation* ». Dans les années 1970, des producteurs néerlandais ont investi au Kenya, afin de contourner les réglementations environnementales et le coût élevé de la main-d'œuvre en Europe. Ils y ont créé de grandes exploitations supervisées par « *des diasporas blanches et indiennes rompues à l'encadrement du travail en Afrique comme aux contraintes du capitalisme international* », et disposant « *d'une main-d'œuvre noire nombreuse, bon marché, éduquée, et peu revendicatrice* ».

Un système qui fleure bon le post-colonialisme... mais qui contribue aussi à l'économie de ce petit pays : face au succès de cette culture, les fermes se sont multipliées. Désormais, au Kenya, 2 millions de personnes dépendent de la rose pour vivre, et l'export rapporte 700 millions de dollars de devises au pays, évalue Bernard Calas. Face aux critiques, les entrepreneurs ont commencé à corriger leurs pratiques. Néanmoins, le chemin est encore long pour arriver à une production vertueuse – pour autant qu'il y parvienne. « *Dans quelle mesure l'indéniable développement induit au Kenya justifie-t-il le maintien de notre consommation insoutenable, en ces temps de changement*

climatique ? Doit-on céder au chantage à l'emploi mis en place par cette filière qui vit d'une consommation autant ostentatoire que superfétatoire ? », interroge l'expert.

Osez la fleur éthique

Local. Si vous êtes prêt à renoncer à la reine des fleurs, mais pas aux fleurs, préférez une production locale et de saison. Pour localiser des fleuristes qui en proposent, vous pouvez consulter le site du [Collectif de la fleur française](#). Cette structure créée en 2017, qui s'inscrit dans le mouvement international *Slow flower*, regroupe environ 320 fleuristes. Leur engagement : plus de la moitié de leurs fleurs sont cultivées en France.

Équitable. Offrir des roses à votre dulcinée est non négociable ? Optez alors pour des fleurs labellisées « Commerce équitable ». L'ONG Fairtrade/Max Havelaar certifie des fleurs depuis une vingtaine d'années. Aujourd'hui, 73 plantations situées dans 7 pays producteurs (Équateur, Éthiopie, Kenya, Ouganda, Zambie, Zimbabwe, Sri Lanka) sont partenaires de ce label. En France, vous pouvez trouver des bouquets de roses Fairtrade/Max Havelaar sur le site d'Interflora, chez quelques fleuristes, mais aussi parfois en grande distribution.